RZECZPOSPOLITA POLSKA

LA RÉPUBLIQUE POLONAISE

20 c.

Paraissant deux fois par mois en français
et deux fois en polonais

Rédaction et Administration :
216, Bd Raspail, Paris (14e) - Tél. : Fleurus 14-95

2e Année. — N° 14. — 1er Janvier 1918.

Abonnements :
Un An : 8 fr. — Six Mois : 4 fr.

SOMMAIRE

Au seuil de l'année nouvelle, *La République Polonaise* adresse ses vœux à la Pologne. Dans les plis veloutés du drapeau amarante, la couleur qui ne meurt jamais, l'envol de l'Aigle Blanc semble palpiter et prendre un plus vivant essor, à mesure que s'enflent les puissantes rafales qui courberont les orgueils germaniques.

Pouvons-nous parler de la paix ? Oui. Pouvons-nous la désirer après ces années de déchirement et de douleur atroce ? Oui. Pouvons-nous la vouloir actuellement ? Non.

Comme nous voulons une paix sans restrictions, une Pologne libre, homogène, une Pologne maritime avec Dantzig, nous voulons attendre pour imposer à l'Allemagne l'abandon de ses prétentions. Nous ne pouvons rien sans combattre jusqu'au bout, sans nous tenir tant qu'ils le jugeront nécessaire, aux côtés de nos défenseurs, des seuls dont nous acceptions l'aide : les Alliés.

La diplomatie et les événements de ces années de guerre ont dicté à la France une politique prudente, que les Polonais n'ont jamais confondue avec une politique d'abstention.

Les révélations russes au sujet des traités secrets par lesquels la France laissait carte blanche au gouvernement de Nicolas II ont été pour nous une grande déception. Mais comment ne pas excuser lorsqu'on a compris ? La France soutenait seule le poids terrible de la guerre, l'Angleterre n'était pas prête, l'Italie pas encore décidée ; tous les espoirs étaient encore à l'Est. Ces traités ont été en quelque sorte imposés par les Sazonoff et les Sturmer au gouvernement français qui avait pour mission de sauver le pays. Du reste, ces traités n'étaient que passagères conventions, et la France se réservait, comme ses alliés, le droit de les réviser et de les modifier au Congrès de la Paix.

Nous avons confiance. Tous les patriotes, ceux de la Légion, et ceux de l'arrière se rallient au programme de Clemenceau ; celui de la guerre intégrale ; à son but de guerre : la Victoire.

POLOGNE

L'histoire de la Pologne est un grand drame romantique. Ruisselant de couleur et de pittoresque, c'est mille années de guerres, contre l'Allemand d'abord, puis contre le Suédois, le Moscovite et toujours contre le Tartare, Mongol ou Cosaque Zaporogue. Peuple de gentilshommes, armée de cavaliers qui garde l'Europe à l'est et au nord ; au sud aussi, puisque c'est le roi Jean Sobieski qui arrête (1863), sous les murs de Vienne, le Turc qui ne va pas plus loin et reculera désormais jusqu'en 1913, de Vienne à la frontière d'Andrinople ou d'Enos-Midiah. Moins d'un siècle après, c'est le premier partage ; suprême éclat avant la suprême catastrophe. La Pologne fut à l'est la marche fidèle de l'Europe, que l'Europe a dépecée. Et parmi tout cela, ces assemblées, diètes et diétines de gentilshommes au costume étincelant, au kalpak, à longues plumes, au bonnet de fourrures où scintillent aigrettes et escarboucles, ce peuple innombrable de seigneurs gonflés de faconde hâbleuse et d'érudition latine (1) : des siècles durant, c'est le plus noble tumulte.

Dans la guerre, héroïsme séculaire et constant, dans la paix, douceur singulière des mœurs publiques, le Polonais, toujours semblable aux héros romantiques, pratique naturellement les plus rares, les plus imprudentes vertus, désintéressement, goût des dévouements chevaleresques, dédain du mercantilisme. Par là même il s'éloigne de la réalité. Il s'en éloigne plus encore par son incapacité politique, par la difficulté qu'éprouve son esprit à combiner une vie publique adaptée aux nécessités nationales, à mettre chacun à sa place dans l'Etat.

Et pourtant, une grande révolution s'est faite récemment en Pologne, et, si l'on en croyait les Polonais, il semblerait qu'elle se soit faite, en quelque manière, contre le caractère national, contre le romantisme. L'un des peuples les plus fervents du monde dans sa piété à ses souvenirs historiques dénonce lui-même ses défauts et s'efforce de les repousser. Il n'est guère de conversation avec un Polonais qui ne commence par une déclaration de positivisme politique : la Pologne abdique son romantisme.

Tous entendent par là qu'ils ont renoncé à poursuivre des chimères. Il n'est plus question de restauration de la couronne de Pologne, de restitution de l'Etat polonais. Ne leur demandez pas, au surplus, de trop préciser ; craignez de déchirer au fond de leur âme de belles espérances. Si, dans quelque changement profond de l'Europe..., mais ce sont là de ces choses dont il convient de ne jamais parler. Au fond de la pensée de tous les peuples dont la patrie n'est pas intacte flottera toujours une ombre de messianisme.

Mais dans la politique actuelle, future, lointaine, ces Polonais des trois Etats restent loyalistes, quelque dure que soit leur condition : ils veulent la rendre meilleure par les moyens de la loi à laquelle ils sont soumis. Certains, détachés de la politique et fatigués des factions, ne poursuivent qu'une action sociale, par des sociétés de bienfaisance, d'émigration, de mutualité agricole. Mais justement, cette action sociale, animée par un esprit polonais, est plus efficace parfois pour le service du sentiment national que tant de luttes politiques. Tous ne songent qu'à défendre, dans les trois Empires, la langue, l'école, la jeune industrie, la vie polonaises.

Objet défini, pratique, immédiat, application laborieuse, sévère et méthodique, c'est un esprit nouveau dans le Royaume et le grand-duché de Posen. Il court, dit-on, dans toute la race, plus vigoureux et mieux réglé dans la jeunesse, car Agathon a aussi, paraît-il, des frères en Pologne.

Des malheurs, si grands qu'ils soient, les réflexions sur ces infortunes, si recueillies qu'elles puissent être, ne pourraient, sans le concours d'autres causes, expliquer un changement si profond : la plus grave d'entre elles est en Pologne, et surtout en Pologne prussienne, l'avènement de la démocratie. Ces paysans ignorés, nul, depuis des siècles, n'avait songé à leur demander s'ils participaient au sentiment national ; interrogés de nos jours, ils montrent une grande ferveur nationaliste.

Sous la poussée de cette classe nombreuse, patiente, prolifique, d'esprit utilitaire, les anciens maîtres se sont réformés eux aussi ; ils s'appliquent enfin aux nécessités contemporaines.

Dans la ville royale de Cracovie, où toute l'histoire du Royaume est embaumée, à la terrasse du clocher de l'église Sainte-Marie ceint de la couronne de la Vierge, reine de Pologne, une lucarne s'ouvre à chaque heure du jour et de la nuit. Un sonneur de cor s'y montre et jette sur la ville une fanfare qui peut-être réveilla jadis les armées du grand hetman de la Couronne ou de Lithuanie. A l'entendre parfois, tandis que sur la place noble et calme du Rynek quelque Polonais d'Autriche me parlait de la méthode, de la ténacité politique des frères de Prusse et de Russie, j'ai songé que ce héraut, là-haut à sa lucarne, représentait seul maintenant une époque et un esprit périmés : ce sonneur de cor de Sainte-Marie, c'est le dernier romantique de la Pologne. (*De la Succession d'Autriche*).

Etienne Fournol.
Député.

(1) Cf. dans la trilogie de Sienkiewicz le personnage si vivant de messire Zagloba de *Par le Fer et par le Feu*,

La Pologne et le Slavisme



Si l'on mettait un désir slave sous une forteresse, il la ferait sauter.

J. de Maistre.

Depuis le début de la guerre, on a souvent accusé les Polonais, d'absentionnisme envers la Russie. On leur a fait sentir durement qu'ils n'étaient pas dignes de l'intérêt des nations occidentales, puisqu'ils ne s'associaient pas absolument aux alliés de l'Est, et on est allé si loin qu'on a méconnu jusqu'ici, jusqu'à ces derniers mois encore, les sacrifices énormes qu'a fait le peuple polonais à la cause alliée ; la résistance, et le nombre même des soldats qui se battaient pour la défense des marches de l'Est.

On leur a imputé comme des fautes graves, des faits qui ne reposaient sur aucune réalité, pour la seule raison qu'ils étaient « russophobes » et qu'ils n'adhéraient point au slavophilisme intégral.

Cette idée de la solidarité slave qui fait partie du patrimoine intellectuel des Français et que ne cessent de prôner quelques attardés qui sont cependant de grandes intelligences, n'a guère cours que chez les peuples étrangers à la race slave. Depuis les derniers événements russes qui ont manifesté brusquement les tendances séparatistes des états slaves, quelques-uns s'étonnent et se demandent s'il ne va pas leur falloir abandonner cette facilité agréable avec laquelle ils envisagèrent les questions orientales, et ces illusions dont les avaient bercé la Russie tsariste. Cette idée ne date-t-elle pas, en effet, de Pierre-le-Grand, et ne procède-t-elle pas de ce même principe qui faisait décréter aux « rassembleurs de terres » prussiens, l'indivisibilité de leurs domaines et de leurs conquêtes ?

Pierre-le-Grand qui s'exerçait à couper le plus vite possible le plus grand nombre de têtes, a été reçu à la Cour de France et à l'Académie française ; Catherine II a été encensée par Voltaire, et avec cette tradition de courtoisie sur laquelle nos démocrates pourraient faire des retours fort amers, nous avons recueilli les actes de foi du catéchisme tsariste.

C'est qu'ils convenaient avec le doctrinarisme commode des révolutionnaires français, heureux de pouvoir régler l'avenir des peuples avec de belles formules. Nous nous sommes faits longtemps, en France, une idée fausse des nations slaves ; nous ne savons pas à quelles masses énormes de peuples elles répondent, et nous ne sentons pas que le particularisme est pour elles une nécessité. Ainsi pour la Pologne : « Combien d'habitants y a-t-il en Pologne, me demandait, il y a peu de temps un jeune avocat à la Cour d'appel, trois millions, quatre millions?... » Et quand il a su qu'il y en avait 24 millions, n'a-t-il pas senti et pensé différemment, à propos de la Pologne !

Il devient tout naturel qu'un pays de 24 millions d'âmes ait sa vie nationale, son indépendance politique et économique.

Et n'invoquons pas les raisons sentimentales qui, cependant, ne manquent pas.

Les Polonais pouvaient-ils être slavophiles, alors qu'ils souffraient toutes les persécutions, tous les opprobres de la Russie ? Demandez aux descendants de ces familles dont les 600 enfants ont été arrachés et dispersés le 5 mai 1832, demandez-leur s'ils aiment les Russes (1) ?

Et aux petits-fils des victimes des Mouravieffs, aux milliers de déportés en Sibérie, s'ils sont prêts à tendre la main à leurs bourreaux ?

Aujourd'hui, la Russie n'est plus le pays de l'oppression, du régime qui a créé un abîme de larmes et de sang entre les nations.

Les Polonais dont la civilisation n'a pas ces instincts de sauvagerie dont nous avons vu le triomphe chez les Germains, se rallieront volontiers au slavisme, s'il représente autre chose que la prétention russe à gouver-

(1) Cf. *Préface des Pèlerins*, par M. de Montalembert, cité par M. Ladislas Mickiewicz. — Commentaire du *Livre de la Nation Polonaise*, pages 146 à 149.

ner pour ses intérêts, les différents peuples voisins. L'indépendance polonaise s'est toujours conciliée avec l'indépendance et l'amitié.

Mais qu'on ne les accuse pas de s'être éloignés des Tchèques ; ils ne l'ont fait que pour ne pas s'associer aux tendances politiques qui cherchaient leur appui le plus efficace dans la protection de Nicolas II.

Quant à l'unité ethnique, quant à la similitude absolue de civilisation avec la Russie, les Polonais ne l'admettront jamais. Ils sont d'une autre culture, d'une autre conscience, ils ne revendiquent enfin qu'un seul titre à la justice du monde, à la probité de leurs voisins, celui de Polonais.

Lucien Maury.

Une Lettre de Podolie

Nous recevons d'un officier français la lettre suivante :

Kamieniec Podolsk, Novembre 1917.

« Voici huit mois que je suis en Russie, ayant passé par l'Océan Glacial pour venir débarquer à Kola... Je suis allé en Galicie pour chercher la Victoire.

C'est la retraite que j'ai trouvée. Je suis ici depuis trois mois. Des Russes... après huit mois passés avec eux, je ne peux dire qu'une chose : Vive la Pologne! Ici on dit qu'un fossé sépare les Russes des Polonais. Oui, celui de la civilisation. Si la Russie a sauvé un peu de son honneur militaire, c'est aux régiments polonais qu'elle le doit. Vous rencontrez une personne sympathique et intelligente dans la rue, c'est un Polonais. Qui nous aime, nous, Français, ici : les Polonais! Qui nous méprise : les Russes!...

P.

La Situation en Pologne

Manifestation à Varsovie, en faveur de Pilsudski et des légionnaires internés Sanglantes rencontres avec la police et les troupes allemandes

Un bref communiqué de l'Agence Wolff a signalé les bagarres qui se sont produites à Varsovie, à cause du retard apporté à résoudre la question de l'emprisonnement du commandant de brigade Pilsudski et de l'internement à Szczypiorna et à Benjaminow des légionnaires qui avaient refusé de prêter serment à la fraternité d'armes avec les Empires centraux. Voici quelques détails sur les événements.

La nomination du Conseil de Régence non plus que celle du Cabinet n'ayant amené aucune décision au sujet de Pilsudski et des légionnaires internés, les partis de gauche résolurent de mettre en relief cette question urgente, en organisant une série de manifestations. Le dimanche, 9 décembre, les ouvriers varsoviens descendirent dans la rue pour demander l'élargissement de Pilsudski; le lendemain 10 décembre, ce fut le tour de la jeunesse universitaire. Les manifestants essayèrent de parvenir à l'archevêché, résidence de Mgr Kakowski, membre du Conseil de Régence, et au palais Kronenberg, où se trouve la chancellerie de Kucharzewski, président du Conseil. La police et les troupes allemandes barrèrent le chemin aux jeunes gens. On en vint aux mains et il y eut 12 blessés dont deux grièvement; un agent de police allemand fut aussi blessé.

Au cours de la démonstration, on distribua une feuille volante intitulée : « Nous exigeons une réponse. » Dans cet écrit, à l'adresse du Conseil de Régence et du Ministère, on demandait une solution immédiate de la question des internés de Szczypiorna et du commandant Pilsudski. Une foule d'étudiants de l'Université et de l'Ecole polytechnique, ainsi qu'un grand nombre d'élèves des établissements privés d'enseignement supérieur furent arrêtés. Parmi les personnes, incarcérées se trouve M. Jodko-Narkiewicz membre, très actif des organisations de gauche. On a menacé de fermer l'Université et l'Ecole polytechnique, si les troubles se renouvelaient.

Les autorités allemandes à Varsovie, prenant parti pour les accapareurs, arrêtent un juge d'instruction polonais.

Depuis quelques jours, la plus vive indignation règne à Varsovie, à cause de l'arrestation de M. Rosinski, juge d'instruction. Ce magistrat avait dernièrement exercé des poursuites contre cinq spéculateurs qui, tout achat de blé étant interdit aux particuliers par les autorités allemandes, avaient néanmoins effectué des achats en masse. Au cours de l'enquête, les inculpés alléguèrent à leur décharge l'autorisation de l'état-major allemand. Le juge d'instruction, vu l'interdiction prononcée, a considéré les pièces que lui présentaient les spéculateurs comme des documents falsifiés et il ordonna d'enfermer ces individus en prison préventive. Cependant les autorités militaires qui, semble-t-il, avaient dû délivrer les documents en question, donnèrent inopinément l'ordre de mettre en liberté les accusés, et, par contre, d'emprisonner M. Rosinski.

M. Rosinski arrêté, fut ensuite mis en liberté, mais *on emprisonna comme otages la mère et la sœur de ce magistrat.*

Cette affaire a produit une grande surexcitation dans le public, et M. Bukowiecki, ministre de la justice, l'a soumise au Conseil des ministres, menaçant de donner sa démission en présence de cet attentat contre l'autonomie de la justice polonaise. En attendant, à ce que rapportent les journaux de Cracovie, les autorités militaires ont cité devant la cour martiale M. Rosinski qui, toutefois, a refusé d'y comparaître. On ignore aussi quelle a été la sentence rendue par contumace.

La Pologne et les Négociations de la Paix

A propos de l'arrivée à Berlin du président du conseil polonais, M. Kucharzewski, et de ses entretiens avec le comte Hertling, la *Gazette berlinoise de midi* du 22 écrit :

« Comme l'autonomie de la Pologne et les relations du futur royaume de Pologne avec les puissances centrales constitueront une des questions principales soumises au congrès de la paix, on a l'intention de donner aux Polonais la possibilité d'exprimer leurs vœux sous la forme convenable; mais il ne saurait être question d'une représentation officielle polonaise. La paix ne peut être conclue qu'entre les Etats belligérants; or, la Pologne n'est pas un Etat belligérant et n'a pas pris part non plus comme tel à la guerre. »

De même la *Gazette de Voss* du 22 décembre refuse d'admettre qu'on envoie des délégués polonais aux négociations :

« Ce serait anticiper les décisions à prendre touchant l'avenir de la Pologne et contredire les bases mêmes des négociations fixées avec la Russie. Seul, un Etat indépendant, autonome peut prendre part aux négociations; or, la question de l'indépendance de la Pologne est précisément à débattre entre les Etats belligérants : l'Allemagne, l'Autriche et la Russie. Il faut que les Polonais expriment leur volonté nationale, mais sous une forme qui tienne compte dela situation de fait et qui ne supprime pas à l'avance ce qui constitue forcément un des facteurs essentiels des négociations. »

La *Neues Tageblatt* de Stuttgart dit, au sujet de la question polonaise :

« Le conseil de régence polonais ira rendre visite à Berlin le 3 ou le 4 janvier. D'après nos informations, il est de plus en plus probable que l'on se décidera en faveur d'une solution soi disant austro-polonaise. Cette solution n'est acceptable pour l'empire allemand que si nous recevons la garantie que la partie autrichienne de la monarchie sera gouvernée par des Allemands et la partie hongroise par des Magyars. »

Le prix des denrées à Lwow (Leopol)

(Rappelons qu'une couronne vaut un franc)

3 chanteaux de pain (sur carte) : 1,98 couronnes; 3 petits sacs de farine (sur carte) : 1,98 couronnes; 2.500 gr. de viande : 19 couronnes; 500 gr. de lard : 7 couronnes; 1 litre de lait : 2 couronnes; 300 gr. de sucre : 0,31 couronnes; 500 gr. de sel : 0,24 couronnes; 2 litres de maïs : 7,20 couronnes; 2 litres de gruau d'orge : 7,20 cou-

L'OIE DE NOËL

(Légende paysanne).

Par L. Reymont.

Le Seigneur Jésus s'en allait un jour, avec Saint Pierre et Judas, d'Ujazd vers Piotrkow.

Il y a bien longtemps de cela, bien longtemps, car où la terre est ferme aujourd'hui, c'étaient alors des marécages, et il n'y avait que des bois où maintenant vous voyez des champs. Et le pays était si désert, qu'il fallait marcher un bon mille avant de trouver un village, et deux avant de rencontrer un château.

Le Seigneur Jésus mourait de froid, et faisait peine à voir. Il gelait à pierre fendre. C'était la nuit de Noël.

Tous trois avaient grand frisson. Et pas une chaumière, pas une auberge, pas âme qui vive! De temps en temps, ils s'arrêtaient pour se reposer, mais ils se levaient bien vite, car les loups et d'autres bêtes sauvages les suivaient en troupes, et hurlaient à faire froid dans le dos.

Saint Pierre s'était taillé un assez bon gourdin, et Judas avait ramassé une pierre. Le Seigneur Jésus leur dit :

— N'ayez pas peur, mes braves, je suis avec vous...

Saint Pierre et Judas n'avaient pas peur, mais une bête féroce, c'est tout de même une bête féroce, et il y a des cas où c'est toujours plus sûr de marcher avec un bâton.

Sur le soir, ils arrivèrent à un château. Ils pensaient qu'ils pourraient s'y réchauffer et y manger. Mais le château appartenait à des Allemands qui les repoussèrent de la porte et les chassèrent loin, loin dans la forêt.

Saint Pierre fut pris d'une telle colère qu'il voulait à tout prix essayer son gourdin sur la tête d'un de ces Allemands. Et Judas grommelait :

— J'enrage, Seigneur, j'enrage. Si je savais, je tordrais le cou à ce petit poulet, là, dans le buisson... pour me calmer.

Mais le Seigneur Jésus leur dit :

— Prenez patience. Les hommes sont ignorants, voilà pourquoi ils sont méchants. C'est bon pour les singes de se manger le poil sur le dos, mais l'homme doit soutenir l'homme et l'aider. Le monde ira longtemps comme cela...

Il continua sa route en se parlant à lui-même, et les deux disciples, derrière lui, marchaient, marchaient. Il faisait de plus en plus froid; ils avaient de plus en plus faim. A force de marcher, ils rencontrèrent une auberge.

— Entrons, dit le Seigneur Jésus, il y a encore de braves gens par le monde.

— Maître, répondit Saint Pierre, mais je n'ai plus un rouge liard sur moi!

Le bon Maître se tâta les poches. Il ne trouva rien et son cœur se troubla.

— Moi non plus, dit-il. Toi, Judas, prête-nous ce que tu as.

— J'ai un florin de Pologne, fit l'autre.

Il en avait deux, mais cela lui faisait gros cœur de les donner.

— Donne ton florin, puisque tu n'as pas davantage.

Et le Seigneur Jésus savait que Judas mentait.

Judas tira de son escarcelle vingt-huit gros, tout en petite monnaie.

— Il doit y avoir encore deux gros qui se sont fourrés quelque part, dit-il en faisant mine de chercher.

Et il pensait : ce sera toujours autant d'épargné!

Le Seigneur Jésus prit l'argent. Ils entrèrent dans l'auberge.

— Loué soit Jésus-Christ!

— Dans les siècles! Salut bien, mes bonnes gens! Où est-ce que Dieu vous mène comme ça?

— De par le monde, ma bonne hôtesse, de par le monde. Nous mourons de froid et de besoin. Vous allez bien trouver quelque chose à nous mettre sous la dent? C'est à peine si nous respirons.

— Oui, donnez vite du pain, ajouta Saint Pierre.

— Il n'y a pas de pain.

— Eh bien, un peu de fromage, ou de saucisse...

— Non plus.

— Alors, ma bonne dame, une terrine de choux, de pommes de terre...

ronnes; 2 litres de gruau d'orge : 7,20 couronnes; 1 kg. de pommes de terre (sur carte) : 1,87 couronnes; 1 kg. de pommes : 1,80 couronnes; thé ou café « de guerre » : 1 couronne.

Il est impossible de se procurer d'autres graisses. Un kilogr. de beurre coûte 44 couronnes.

Les prix qui figurent sont plutôt inférieurs aux prix réels.

Les Troupes Polonaises en Russie

Au cours des dernières luttes intestines de Russie, les divisions polonaises du général Dowbor-Musnicki, fortes de soixante mille hommes, ont entouré les détachement alliés (aviation française, artillerie anglaise et autos blindées belges) et les ont défendus contre les agressions et les menaces russes.

Un Travail important d'un Savant Polonais

La toxicité du sérum de la murène. — Le prince Albert de Monaco soumet à l'Académie une intéressante étude de M. de Kopaczewski, de l'Institut Pasteur, sur la toxicité de la murène, ce poisson de la Méditerranée, dont la longueur peut arriver à un mètre cinquante et que les Romains, qui avaient sa chair en grande estime, engraissaient dans des parcs. L'histoire rapporte que Cassius avait des murènes apprivoisées qui venaient à la voix; l'une d'elles était ornée de bijoux en or. Dedius Poblis nourrissait les siennes avec ses esclaves, qu'il sacrifiait dans ce but. On appelait ce supplice « jeter aux murènes ».

De nos jours on savait déjà par les travaux de Phisalix et Bertrand que le sang de la vipère est toxique; Calmette a montré le même fait en ce qui regarde d'autres serpents venimeux. Mais néanmoins de vagues notions planaient sur la toxicité du sang des murénides, bien que les pêcheurs, en général, redoutassent la morsure de ce poisson.

M. de Kopaczewski vient de réaliser au Musée de Monaco un travail important sur ce dernier point, en injectant à des animaux d'expérience, et selon les principes établis par la science toxicologique, le sérum des murènes.

Les résultats obtenus au cours de ces études sérieuses permettent de fixer ainsi la question. Le sérum de la murène est éminemment toxique. Une dose suffisante provoque la mort instantanée. Une telle rapidité d'intoxication et le tableau à l'autopsie rappellent dans une certaine mesure le choc anaphylactique.

BIBLIOGRAPHIE

ETIENNE FOURNOL. — *De la succession d'Autriche.* — Essai sur le régime des pays autrichiens avant, pendant et après la guerre. — Berger Levrault, Paris, 1918. Prix : 3 fr. 50.

Un beau livre, vraiment le seul beau livre français qui ait été écrit depuis le début de la guerre sur les trois peuples slaves, Tchèques, Polonais, Yougo-slaves, dont les destinées se trouvent si tragiquement liées à celles de toute l'Europe et à la paix mondiale.

Sans autre prétention que de suivre et de préciser le sentiment national de chacun, l'auteur qui a écrit une partie de son étude avant les années de guerre, s'est élevé avec une telle noblesse d'âme, avec une telle compréhension humaine jusqu'à la véritable psychologie et à la saine politique, que l'actualité ne saurait rien changer à son ouvrage : il s'y dévoile une espèce de prophétie. Non point prophétie mystique; il est documenté, et renseigné assez, pour dédaigner le vague et l'idéalisme déclamatoire dont on a tant abusé, et dont on abuse encore; mais prophétie positive, et qui se réalise en actes dont la suite et dans les conclusions de l'œuvre.

On peut ne pas être partsian des idées de M. Fournol, contester le succès d'un futur fédéralisme des Etats du Centre et de l'Orient méridional de l'Europe; on est obligé d'admettre avec lui l'importance des questions orientales auxquelles il désire initier ceux qui ne le sont pas, et qui s'en détourneraient par ignorance et par dédain.

La Pologne, il la découvre avec son caractère héroïque, brillant, glorieux, et surmontant toutes les déceptions, les désenchantements, « grâce à la patience, à un courage méthodique... à un esprit réfléchi et résolu..... »

J'ai rencontré parfois des hommes d'action animant de leur volonté persévérante, efficace, de puissantes associations, des hommes de « type nouveau, peu connus de l'histoire : le Polonais au courage taciturne. » Voilà un langage auquel nous n'étions plus habitués depuis le temps où Lamennais s'inspirait d'Adam Mickiewicz. Aujourd'hui que le romantisme s'allie volontiers à la statistique, le chapitre de « l'Aigle Blanc » rayonne de la même sympathie, du même prosélytisme ardent pour la nation martyre.

Mais à ce tribut sentimental, s'ajoute l'action, qui s'étaie sur une connaissance précise et raisonnée.

« Pour moi, me voici prêt à renier mes sentiments polonophiles, qui sont vifs, si l'on m'accorde que la question polonaise est sans doute la première de l'Europe pour l'importance politique, et je consens que l'amour de la Pologne soit moins populaire parmi nous, si la connaissance de la question polonaise, doit l'être davantage. »

C'est avec joie que nous saluons ce livre d'une sobre et pleine éloquence; nous espérons qu'il contribuera à diminuer le nombre de ceux qui n'ont pas encore vu que le remède au militarisme prussien, c'est la liberté de la Pologne.

Dr W. B.

Le Monde Slave

Revue mensuelle. Directeurs E. Denis et Robert de Caix, Paris, 21, rue Cassette. — Prix : 3 francs.

E. Denis. — *La Bulgarie et la Diplomatie alliée.*

Un réquisitoire, et un réquisitoire sans pitié, tel est l'article de M. Denis, contre la diplomatie des alliés, qui est restée aveugle, jusqu'à l'intervention bulgare en faveur de l'Allemagne, sur les tendances réelles et les désirs de Ferdinand et de son peuple.

Attaques courtoises d'abord, — hâtons-nous de le dire — contre nos hommes d'Etat, responsables de l'erreur inhérente au parlementarisme de vieille date « qui confond les cabinets avec les nations et les couloirs des Chambres avec l'opinion publique » et retourne malgré la violence nécessaire, aux traditions d'indulgence fort peu de mise avec des brigands.

La longanimité béate des Alliés, les concessions réitérées que nous leur avons bénévolement offertes », ont fait croire à notre faiblesse; nous devions agir par la menace et la peur. Modération, bon sens, ne devaient pas faire place à un esprit de conciliation voisin de la débonnaireté.

Quelles en sont les causes? D'abord, « une analyse fausse et une sorte d'adoration fétichiste du principe des nationalités ».

Nous n'avons pas vu que les Bulgares n'ont jamais eu qu'une ambition : conquérir la domination balkanique et absorber tous les peuples voisins. « Chaque Bulgare, dit spirituellement M. Denis, entendez chaque Bulgare qui s'intéresse aux affaires politiques et qui exerce une certaine action sur la vie de l'Etat, se réveille tous les matins en se répétant : Rappelle-toi que tu as pour mission de gouverner la Péninsule. »

Cette mégalomanie, ce tempérament de *barbare* au sens historique du mot, s'accorde tout naturellement avec l'esprit allemand et la civilisation allemande, en dépit du danger qu'il y a à suivre la dévoratrice Allemagne, et malgré les devoirs que semblait imposer à la Bulgarie ses attaches slaves, sans parler de la reconnaissance envers la Russie.

De tout cela, nos diplomates n'ont rien vu; une hostilité sourde régnait depuis longtemps contre la Serbie : elle s'est manifestée dès l'assassinat de Sarajevo par une campagne de presse qui répondait au sentiment unanime de la nation et qui ne s'est plus démentie.

Tandis que grandit « l'admiration sans borne pour

— Rien, vous dis-je, il n'y a plus rien. Il est venu des gens, avant vous, qui ont tout mangé.

— Et de l'eau-de-vie, vous en avez?

— De l'eau-de-vie, on en a. Mais je vous préviens, du tord-boyaux ! Toute la fine est partie.

— Vous prendrez peut-être un verre? demanda le Seigneur.

Judas cracha d'un air de mépris, et Saint Pierre dit :

— Eh ! une pinte ne ferait pas de mal ! Je sens déjà que ça me chante quelque part, et j'ai le cœur dans la bouche.

— Mais des harengs? il y en a peut-être? demanda Judas, car le rousseau était friand de poisson.

— Pas de harengs !

— Que vais-je faire pour vous, mes pauvres amis? s'écria le Seigneur Jésus au désespoir.

— Ah ! si vous vouliez payer, on trouverait peut-être une oie, dit l'hôtesse.

— Foi d'honnêtes gens, vous serez payée ! s'écria le Seigneur Jésus. Donnez seulement la bête, que nous la marchandions vite.

L'hôtesse alla chercher l'oie.

Judas, qui avait été dans le commerce et qui s'y connaissait, la prit le premier, la soupesa, lui souffla dans les plumes du ventre :

— Maigre ! Maigre !... une poignée de copeaux ! Moi, elle me suffirait. A trois, chacun n'en aurait pas pour sa dent creuse.

Saint Pierre se grattait la tête. A lui seul aussi, l'oie aurait suffi.

— Faites-la toujours cuire, ordonna le Seigneur; puis, se tournant vers eux :

— N'est-ce pas, Pierre, que c'est bien peu pour trois?

— C'est bien peu, Seigneur ! Si encore il y avait un ou deux choux autour, et une miche de pain...

Le Seigneur Jésus réfléchit et dit :

— Faisons ainsi : allons dormir, la faim s'apaisera un peu. L'oie rôtira pendant ce temps, et quand nous nous lèverons, celui qui aura fait le plus beau rêve la mangera.

Ils se couchèrent donc au-dessus du poêle et s'endormirent. Une heure ou deux après, le Seigneur s'éveilla :

— Levez-vous ! Eh bien, Pierre, qu'as-tu rêvé?

— Seigneur, j'ai rêvé que j'étais votre intendant, que j'avais la clé de vos domaines, une chaumine à moi, et que je vous servais fidèlement.

— Bien, bien, mon brave garçon. Oui, tu seras mon intendant, dit le Maître en prenant dans ses mains bénies la tête de l'apôtre. Et moi, j'ai rêvé que j'étais dans le ciel, parce qu'il n'y avait plus en ce monde ni ignorants, ni miséreux, ni méchants. Chaque paysan avait sa terre à lui, et tout le monde vivait content.

— L'oie est à vous, Seigneur, vous avez fait le plus beau rêve, dit Saint Pierre.

Et quoique la faim le tourmentât bien fort, il ne sentait pas de regret.

— Mais toi, Judas, qu'as-tu rêvé? demanda avec douceur le Seigneur Jésus. Et il regardait le rousseau qui dégringolait du poêle en se frottant les yeux et en baillant.

— Moi, Seigneur ! J'ai rêvé.... j'ai rêvé que je me levais... en songe... et que je mangeais l'oie, — fit-il tout bas, le regard rivé au plancher.

— Tiens ! Mais tu n'as pas fait le plus mauvais rêve !...

Eh ! l'hôtesse, donnez-nous donc cette oie !

L'hôtesse accourut, et raconta que ce « rouquin » avait bel et bien mangé l'oie, sans même en laisser un os pour le chien.

Le Seigneur Jésus regarda Judas avec miséricorde, et lui dit :

— Alors, tu as rêvé, vraiment que tu mangeais l'oie, Judas? Sais-tu que c'était un bon rêve?

— Eh oui, un bon rêve,... répétait l'autre, sans regarder, et en tirant sa barbe jaune.

— Ah ! tu as rêvé cela, Judas? Eh bien, reste ici tout seul, et rêve, à ton aise, que tu manges de l'oie aux choux, en joyeuse compagnie. Moi et Pierre, nous irons chercher ailleurs des gens qui ne se moquent pas de nous.

Et tous deux, Jésus et Saint Pierre sortirent de l'auberge.

Et voilà pourquoi, maintenant, le peuple de Pologne observe saintement les Vigiles, mais les Juifs et autres hérétiques — nenni !

(Traduit du polonais par Paul CAZIN).

l'Allemagne, ses qualités morales, ses vertus sociales, » contre nous et les Anglais en particulier, les vomissures les plus sales et les plus ridicules, répondent à une aversion d'autant plus effrénée qu'elle a pour origine la révolte de l'instinct en face d'une civilisation plus parfaite.

De cet article si important pour l'étude de la politique bulgare, et d'une si pénétrante psychologie, nous avons donné un compte rendu détaillé, car il est dans son ensemble un document impartial malgré son allure de réquisitoire.

En fait, la grande faute a été de négocier; et comme le dit l'auteur : « on ne négocie pas plus avec Ferdinand qu'avec un Guillaume, on le démasque et on le musèle. »

L. Saisset.

Les Chevaliers Teutoniques

Roman héroïque.
traduit du polonais, par le comte Wodzinski
et B. Kozakiewicz.
(Ed. Charpentier, 11, rue de Grenelle, Paris).

Les Polonais, aux prises avec les chevaliers teutoniques, tel est le sujet du roman héroïque de Sienkiewicz.

On sait la place que tient dans l'histoire cet Ordre solidement organisé, qui avait étendu ses ramifications dans toute l'Europe orientale, qui avait partout ses ambassadeurs, ses représentants, ses espions aussi. Car ces Teutoniques, dignes ancêtres des Germains d'aujourd'hui étaient célèbres par leur cruauté et leur traitrise. « Ils vous embrassent, mais à peine avez-vous le dos tourné qu'ils sont prêts à vous poignarder. » Les princes polonais ont eu pour eux tous les égards, les ont comblés des plus grands bienfaits; ils en ont profité; mais « la haine, la fourberie, les accaparements de territoires, telles ont été les marques de leur reconnaissance. »

Jusqu'au jour où, sur le célèbre champ de bataille de Grünwald, les Polonais exterminèrent enfin leurs implacables ennemis et marquèrent ainsi « la fin des préjudices séculaires. » Les anéantir, ce ne fut pas facile, et le sang coula abondamment de part et d'autre. Les Teutoniques en effet n'étaient pas de méprisables adversaires; ils maniaient le glaive bien mieux qu'ils ne portaient la croix; ils se glorifiaient de n'être jamais vaincus et en fait, ils le furent rarement. Mais la puissance de l'ennemi que l'on combat ne grandit-elle pas la gloire de celui qui le vainc? « Comme avance dans une plaine rôtie par la sécheresse, un incendie dévorateur de broussailles, ainsi avançaient les preux des deux Polognes ». Ces preux furent victorieux; et c'est sur ce triomphe éclatant que se termine l'œuvre de Sienkiewicz qui est un véritable tableau d'histoire, et qui prend à la fin, précisément par la résurrection de cette bataille, l'ampleur d'une épopée :

« Gloire à toi grand et saint passé! A toi sang des holocaustes, honneur et gloire à travers les temps! »

D'ailleurs le caractère des personnages qui jouent les rôles principaux dans cette lutte des Polonais contre les Teutoniques, ne contribue pas peu à animer l'œuvre tout entière d'un souffle héroïque. C'est Jurand de Spychow, grand et fier, c'est Mathieu de Bogdanie et son neveu Zysko, jeune héros dont la devise : « frappe dru » évoque cet épisode de la chanson de Roland où l'archevêque Turpin, en guise de pénitence, ordonne aux douze preux les pairs de Roland, de « bien férir ».

Toutefois, Zysko ne frappe pas seulement ses ennemis par patriotisme ou par amour-propre. Il n'a pas oublié que la jeune Danousia, fille de Jurand lui a sauvé la vie, et c'est à elle autant qu'à son pays qu'il immole les chevaliers félons; elle est son guide, son inspiratrice, son idéal. Et n'a-t-il pas promis de lui rapporter les plumes de paon du cimier de trois Teutoniques? Il y a en lui tout à la fois quelque chose de Roland, de Lancelot, de Perceval. Son amour très pur pour Danousia, le souvenir pieux qu'il lui garde quand elle est morte; son amour plus païen pour Agnès qu'il finit par épouser, tout cela donne à ce caractère une réalité psychologique, et au récit un intérêt dramatique qui renforcent l'illusion de la réalité.

Cette illusion est encore accrue grâce au génie descriptif de l'auteur. Tantôt c'est la précision, la minutie, l'abondance et la propriété des détails, qui produisent, comme dans les romans de W. Scott, des tableaux évocateurs d'une époque. Telle la description du manoir de Bogdanie, à l'intérieur; on les voit, ces pièces aux aires d'argile battue, aux fenêtrages de vessie de porc, avec les poutres apparentes au flanc desquelles pendent des langues de bœuf, des jambons d'élan et des râbles de cerf. Tantôt, ce sont de plus larges touches qui nous donnent non plus des sensations précises, mais l'impression générale d'un ensemble, d'une atmosphère lointaine, comme dans la description de la bataille de Grünwald. Mais à ces procédés qui sont l'instrument du véritable artiste, correspondent des difficultés infinies pour ceux qui le traduisent. Quiconque s'est essayé à faire passer dans une langue étrangère une page de Flaubert, de « Salambô » par exemple, sait à quels obstacles le traducteur se heurte quand il s'agit, non plus de rendre fidèlement le mot à mot d'un morceau, mais plutôt de garder à un texte son allure générale, avec ses archaïsmes, ses naïvetés, sa couleur locale, en un mot. Ces difficultés, le comte Wodzinski et B. Kozakiewicz les ont surmontées et le plus bel éloge que l'on puisse faire de leur traduction, c'est de dire précisément que ce n'en est pas une. Aussi, ceux qui n'ont pas le bonheur de pouvoir lire « Les Chevaliers Teutoniques » dans le texte, peuvent-ils en aborder la traduction sans crainte; ils y trouveront exprimées, en une langue à la fois souple, pittoresque et colorée, les plus hautes aspirations héroïques d'un peuple qui n'a pas attendu le xx[e] siècle pour se montrer grand dans le sacrifice, dans la lutte et dans la souffrance.

J. Wyszlawska.

ROMANCIERS POLONAIS

Ladislas REYMONT

Le talent touffu, exubérant de ce remarquable écrivain semble avoir jailli spontanément du sol même sur lequel il grandit, et où il promena d'abord une vie humble et aventureuse. Tout en essayant les métiers les plus divers, il se mit peu à peu à écrire ce qu'il voyait, et, un beau jour de 1893, à imprimer ce qu'il écrivait. Depuis lors, il ne fut qu'auteur, mais il ne le fut que pour les autres, car pour lui, il resta ce qu'il avait toujours été, l'homme de la Nature, dirais-je, si le mot ne rappelait trop la nature de Delille et de Florian. Et certes, ce n'est pas une nature de pastorale, une nature tirée au cordeau, qui verdoie et fleurit, qui gazouille, bourdonne et mugit dans les ouvrages de ce maître.

Que cela plaise ou non, il faut bien constater que Reymont ressemble beaucoup à Zola; ou mieux, que Zola et Reymont se ressemblent, car je n'entends pas parler d'influence ou d'imitation, mais d'une similitude frappante entre les tendances de l'un et le tempérament de l'autre. Je ne sais si Reymont a beaucoup pratiqué l'auteur des Rougon-Macquart, qui a trouvé tant de lecteurs en Pologne et dans tous les pays slaves, mais en lisant les *Ferments*, la *Terre Promise*, les *Paysans*, on jurerait que Reymont est plus Zola que Zola lui-même, puisqu'il est naturellement ce que Zola a voulu être artificiellement. Comme lui, il voit et fait voir avec intensité; il sait animer les objets matériels d'une vie mystérieuse, presque humaine; il réussit à mouvoir de grandes masses et à montrer de grands ensembles. Mais tout cela, chez Zola, encore que découlant des dispositions naturelles, était systématiquement voulu et tendait à réaliser la prétentieuse formule du roman expérimental. Aussi les défauts, chez lui, allaient-ils en s'aggravant, tandis que, chez Reymont, libres de toute formule et de toute doctrine, ces dons vont en se perfectionnant, avec l'expérience et le travail. Dès ses premiers romans, on eût dit qu'il ne s'entendrait qu'à représenter des maniaques ou des détraqués : tel ce chef de gare, dans la *Comédienne*, qui s'expédie à lui-même des rapports administratifs et change de casquette pour les lire. La *Terre Promise* donne plus souvent le malaise de l'hallucination que le plaisir de la vision artistique : telle cette description d'une teinturerie de Lodz d'où l'on sort tout éclaboussé de taches brûlantes de couleur. Mais entre les *Paysans* et la *Terre* il y a autant de distance qu'entre le *Rêve* et *Madame Bovary*. L'auteur de ce pur chef-d'œuvre s'est montré le peintre le plus parfait que le roman polonais ait eu jusqu'ici.

Quand on parle d'observation psychologique et de faculté émotive à propos de Reymont, c'est apparemment qu'on veut être poli. Il décrit l'âme humaine du dehors, dit-on; mais n'est-ce pas dire qu'il la décrit le moins possible? On craint sans doute, à tant louer son don prestigieux de rendre les images et à taire des qualités dont un minimum est indispensable à tout être intelligent qui se mêle d'écrire, de le donner pour un simple photographe. Précaution superflue. L'homme qui a écrit les *Paysans* n'est pas une machine à enregistrer : il a son cœur humain à lui, et il l'exprime par la plastique. Rien, dans sa manière, ne rappelle la pointe sèche de Maupassant; mais, comme lui, à force de justesse et de logique, en décrivant l'extérieur des corps, il arrive à faire sentir le mécanisme intime des âmes, pareil au bon peintre de figures qui, par la rigueur de la construction et l'habileté de la draperie, nous donne l'impression, non point d'un mannequin vide, mais d'un être de chair et d'os. On ne saurait demander mieux pour sa gloire et pour notre plaisir : Reymont n'a que faire d'être un Stendhal.

Quant à sa sensibilité, elle est ce qu'on peut attendre d'un décorateur, et, dès qu'il n'y prend garde, elle le mène droit au mélodrame. Quand on a lu la seconde partie de la *Beauté de la vie*, de Zeromski, et les *Notes de Voyages au Pays de Chelm*, de Reymont, on est à même d'apprécier, sur un exemple frappant, la différence de leurs tempéraments. Tous deux nous parlent de la persécution des Uniates en Russie, Zeromski (*), dans un simple épisode, ne nous montre, sous une nuit lourde, qu'une vaste plaine au milieu de laquelle un pauvre prêtre, qui cherche à tâtons ses fidèles, écoute les coups de feu retentir au loin, les deux mains sur la poitrine, comme si chaque balle l'atteignait en plein cœur. Avec Reymont qui, cependant, se propose uniquement d'indigner et d'apitoyer, c'est un tel déploiement de cérémonies grandioses, une telle pompe de la nature associée aux souffrances des humains, que le lecteur, beaucoup plus amusé par le panorama qu'attendri par le plaidoyer, saurait gré, pour un peu, au gouvernement russe, de donner lieu à un peu, au gouvernement russe, d'avoir donné lieu à d'aussi magnifiques scènes.

Paul CAZIN

(*) Voir n° 6 de la *République Polonaise*, Zeromski : Vers leur Dieu.

Directeur-Gérant : L. CHOLESKI. — Secrétaire de la Rédaction : J. JANUSZEWSKI. — Administrateur : J. M. ZIMOCKI

Chaque abonnement au journal *La République Polonaise* donne droit à deux brochures-primes : *La Petite Histoire de Pologne*, et les *Romanciers Polonais*.

Imprimerie M. Flinikowski, 216, Boulevard Raspail, Paris.